

Je jetai un coup d'œil sur l'ancien emplacement de l'hôtel d'Angleterre ; je l'avais visité une fois ; je n'essaierai pas de dépeindre ce vieux Pandémonium de turpitude et de misère.

Au-delà de la place du Palais-Royal, je fus frappé de l'éclat de quelques petites rues. Des lanternes lumineuses brillaient à presque toutes les fenêtres, à la hauteur du premier étage ; c'était comme l'aspect d'une ville chinoise ; il y avait quelque chose de la décoration de Panurge. Si vous pénétrez dans ces rues, vous lirez sur chacune de ces lanternes : « Ici on loge à la nuit. » C'est le quartier des asiles éventuels et incertains. Chodruc-Duclos en est le notable.

A l'heure où j'arrivai, la journée de nuit était là en pleine activité. J'y vis des soldats et des sous-officiers en retard, passant gaiement le temps avec des êtres dont on ne reconnaît le sexe qu'avec effroi. On parlait la langue argotique. Deux mois d'emprisonnement, pour quelques lignes de liberté, me l'ont apprise sous le dernier règne. La bière et l'eau-de-vie coulaient à profusion. Du bruit et d'épouvantables caresses, voilà tout ce que je vis ; il n'y avait point de physionomie particulière. Au moment où je sortais de l'un de ces antres, des chansons et des éclats de rire m'engagèrent à frapper à une porte au-dessus de laquelle était écrit *Estaminet*. Six de ces

femmes hideuses qui feraient rougir d'avoir une mère, accoururent au bruit ; je fus entouré ; on allait me fêter, je tremblais de tout le corps. Le maître de la maison vit mon tourment ; il fit un signe, j'échappai au danger. Voici la scène.

Dès les premiers mots je compris que j'avais sous les yeux de jeunes industriels qui, dans le jour, s'enrouent à vendre des chaînes, des cols, des crayons, et autres denrées de mauvais aloi. On comptait les gains et les bons tours de la journée. Ces messieurs étaient de la société de ces dames ; plusieurs jeunes hommes, sans place, comme ils le disaient avec une haute affectation, couverts, non pas de vêtements d'ouvriers, mais d'ignobles lambeaux de drap fin et d'habits modernes, déclaraient qu'ils brûlaient leurs vaisseaux, c'est-à-dire qu'ils achevaient d'appeler à eux le courage du dénûment le plus complet. Les dames aidaient de leur mieux à cet étrange suicide. Tout ce monde masculin portait d'énormes favoris, des faces pâles, molles, et flétries, des cols noirs et usés, et d'amples moustaches ; on ne voyait aucune apparence de linge. Je n'ose dire quelle décoration paraît quelques boutonnières. L'un des assistants psalmodia lentement, et sans qu'on pût soupçonner de sa part la moindre variété, ni la moindre volonté d'inflexion, une chanson d'obscénités révoltantes

au-delà de toute prévision; c'était le sublime du genre; on répétait le chœur comme s'il se fût agi de *la Parisienne*. On parla beaucoup des absents et des absentes; ils avaient eu du malheur; l'hôpital et la prison les accablaient de leurs rigueurs. Puis on discuta sur la réforme du code pénal, qui paraissait produire une vive sensation sur cette partie de la population; et, les coudes sur la table, on attendit le jour; ma présence ne surprit pas, on semblait accoutumé à ces visites de curiosité. Jamais le vice ne me parut plus hideux de laideur et d'ennui.

Je remontai la rue Saint-Honoré; les pesants chariots des jardiniers m'indiquaient assez le chemin de la Halle.

Me voici face à face avec l'approvisionnement de la ville de huit cent mille âmes.

Le premier signe de l'activité populaire, c'est l'ouverture de toutes les boutiques de marchands de liqueurs. Femmes et hommes de la campagne, femmes et hommes de Paris; enfants, vieillards, jeunes filles, tous se ruent aux mille comptoirs et se font verser *la consolation*. Ainsi commence pour le peuple de Paris toute action importante.

Les cabarets et les cafés qui bordent la Halle, sont toujours en pleine existence de vente et d'achalandage. Ici, il y a moins de vice. Vous

distinguez bien encore le malheureux sans abri, l'homme qui, sous une triple couche de saleté, de boue et de fatigue, tombe affaissé dessus ou dessous une table; vous retrouvez aussi le vagabond qui n'ose pas même subir l'épreuve du registre des logements à la nuit; mais la nature des denrées, les conversations de la foule, annoncent qu'il y a du travail et quelque ressources au milieu même des habitués de la *Souricière*; c'est le nom que porte le plus célèbre de ces refuges. Il faut être de constitution robuste, pour braver l'épaisse et infernale vapeur qui en défend l'entrée et en tapisse l'enceinte.

Tous ces endroits sont ouverts par autorisation spéciale de la police.

A la Halle, les mœurs sont matinales et laborieuses; dès qu'une charrette arrive, les propriétaires, cultivateurs des environs, la déchargent avec précaution et promptitude; les légumes sont séparés, triés, étiquetés en quelque sorte, suivant leurs diverses qualités. Les légumes plus délicats ou plus fins, les beaux fruits sont enveloppés avec soin dans des sacs, dans des linges, dans des herbes, dans de la paille fine, dans des paniers; tous sont lavés avec propreté; rien n'égale l'ordre de ce premier marché, jamais on ne mit plus de délicatesse à bien présenter et

à faire valoir la marchandise; les jardiniers sont là-dessus de la plus grande habileté.

Les grosses capitalistes de l'endroit descendent alors; elles logent toutes dans les maisons voisines; l'extérieur de ces marchandes indique le bien-être. En été elles sont légèrement vêtues de fraîches indiennes; en hiver, elles sont couvertes de robes d'étoffes de laine, bien doublées; elles sont chaudement coiffées de madras, leurs sabots sont élégants, leur linge est éclatant de blancheur, toutes sont gantées, elles aiment à se parer de gros et lourds bijoux. Leur signe distinctif est une lanterne; quand elles se rencontrent, elles s'appellent *madame*, et disent aux autres femmes *la mère*. Elles parcourent d'abord le marché, inspectent et examinent tout; puis elles reviennent, causent entre elles, estiment, cotent les denrées et font ensuite leurs propositions. Elles n'achètent ordinairement que par bloc de cent, de cinquante, ou de vingt-cinq pièces. Elles payent toujours comptant. C'est le *parquet* de la Halle; les légumes ont un premier et un dernier cours comme les effets publics; les ruses et le langage de ces contrats ne peuvent être décrits.

Cette opération préliminaire est terminée à cinq heures du matin. Les acheteuses font por-

ter, chacune à sa place de marché, les légumes achetés, puis elles vont se remettre au lit. Alors les jardiniers s'appellent entre eux à haute voix; ils se reconnaissent par des cris particuliers, ils se donnent les rendez-vous d'auberge ou de départ. Les porteurs chargent les légumes et les distribuent aux places indiquées. Le jour va commencer, les secondes revendeuses, dont les ressources sont plus bornées, attendent le second lever des premières acquéreuses, qui forment ainsi l'aristocratie du marché. Pour parvenir à neuf heures au pot au feu d'un rentier, ou à la julienne de l'étudiant, un chou est vendu et acheté sept fois.

Au milieu de cette activité on voit errer quelques jeunes gens, interrogeant le ciel pour guetter le jour; la mauvaise humeur d'un portier, ou l'entraînement du plaisir, les envoient coucher sous les piliers de la Halle; ils sont toujours en butte aux quolibets des habitués de ce quartier.

J'ai beaucoup entendu parler des dangers des nuits dans Paris. Il n'est pas d'heure de la nuit, qui, à des époques différentes, et dans toutes les saisons de l'année, ne m'ait vu parcourir les rues dans tous les quartiers; non-seulement il ne m'est jamais arrivé de faire de fâcheuses rencontres, mais je n'ai jamais rien aperçu qui pût

m'inspirer la moindre inquiétude. Je n'éprouve qu'une seule crainte, c'est celle d'être écrasé sous les roues des fiacres, qui, pour se rendre aux endroits où ils espèrent être loués, ou bien pour rentrer chez eux, vont, la nuit, avec la plus désolante vitesse et sans daigner jeter un avertissement; ils sont d'autant plus dangereux, qu'alors ils longent les maisons de très-près, sans pitié aucune pour le piéton, qu'ils paraissent même n'apercevoir qu'à peine.

Ils existe à Paris une femme mystérieuse; elle ne sort que la nuit; elle se promène ordinairement dans les environs de la place Vendôme. A la vue d'un passant dont l'aspect lui donne quelque espoir de succès, elle se jette à son bras, feint d'être poursuivie, et réclame protection. Qui voudrait la refuser à une femme? Elle indique alors, comme sa demeure, une maison de la place Vendôme; conduite à cet endroit, elle demande un négociant fort connu du commerce parisien par ses richesses; le portier répond toujours invariablement que M..... n'y est pas. Alors la sirène nocturne s'excuse, s'inquiète, et implore un asile; elle parle également bien le français, l'anglais, l'allemand et l'italien; il est peu de personnes considérables à Paris dont elle ne cite les noms avec des preuves d'intimité. Malheur à celui qu'elle séduit et retient, il se trouve possesseur d'une femme, réduite par sa laideur

à ne faire un aussi ignoble trafic que la nuit, au sein de la plus complète obscurité.

Les chiffonniers sont indigènes des ténèbres; rien ne peut être comparé à la mansuétude et à la loyauté de leurs mœurs; il faut surtout louer leur sollicitude pour les malheureux que l'ivresse jette au coin des bornes; les chiffonniers les traitent en véritables frères; ce peuple débonnaire ne fait la guerre qu'aux chiens, dont à cette heure, le nombre est toujours grand dans les rues.

La nuit mouvante de Paris est toute concentrée dans l'espace que je viens de parcourir entre la Bourse et les Tuileries, entre les Tuileries et la Halle. Elle s'arrête à la place du Châtelet, aux salons de Martin, où, de temps à autre, s'allument des flambeaux de noces et de festins. Les saturnales du carnaval changent seules cet aspect habituel.

Mais il est à Paris une autre nuit, toute de contemplation et de souvenirs.

Elle n'offre pas, comme celle que je me suis efforcé de dépeindre, les traits de mœurs qui sont les taches du visage du peuple parisien; mais elle est féconde en émotions.

Le poète soldat qui chantait la liberté de l'Allemagne en combattant nos armées, présente dans l'une de ses odes une sublime conception.

A minuit, dans la plaine de Waterloo, le tambour et les trompettes battent sourdement, les tertres s'agitent, les phalanges sortent de terre, les soldats-squelettes reprennent leurs armes, reconnaissent leurs drapeaux, leurs chefs et leurs régiments; alors le spectre au petit chapeau et à la redingote grise paraît; il se montre dans tous les rangs, il parcourt les lignes, adresse à ses compagnons des paroles d'affection et d'adieu, puis le sombre signal est donné de nouveau, et la terre recouvre les ossements.

De même, aux clartés de la lune, le spectre des trois journées erre la nuit dans Paris, et vient visiter sa ville bien-aimée. Ici, il indique sur les devantures des boutiques fermées, les affiches des journaux de juillet, et l'on y lit les récits des premières violations, des premières attaques, du premier courage, et de la première victoire. Ces vestiges existent surtout sur la place de la Bourse, dans les rues Vivienne, Richelieu, Montmartre, sur les boulevarts, dans le faubourg Montmartre et dans tout le quartier qui fut le théâtre de la résistance des écrivains contre les ordonnances du 25 juillet. Vainement on a voulu gratter, enlever, effacer, anéantir ces faibles monuments, ils subsistent; chaque nuit, je les contemple. Là, je lis le nom de Lafayette écrit par la main inhabile d'un ouvrier ou d'un enfant. Je retrouve le premier appel à la garde nationale;

plus loin, la menteuse nouvelle de la mort du duc de Raguse; ailleurs on indique les ambulances et les arsenaux improvisés; j'ai relu entière l'invitation de conserver nos excellentes barricades; alors on les appelait ainsi. O juillet! juillet! La nuit, dans ce Paris silencieux, tu te remontres; mais c'est comme un remords, comme un regret sur une tombe; car c'est aussi à ces heures que l'on voit mieux les sépultures des martyrs; le bruit et les occupations du jour semblent les souiller et les importuner.

Alors aussi, les grandes faces des édifices s'éclaircissent de pâles lueurs. L'Institut, criblé de balles et de mitraille, étalait encore, il y a quelques jours, son cadran d'horloge mutilé le 29 juillet. Une balle partie du Louvre avait frappé le chiffre de la deuxième heure; à deux heures, le même jour, le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Le Louvre laisse voir toutes les blessures de ses riches frontons sculptés. L'Hôtel-de-ville est paré des cicatrices du combat de la Grève; les jeunes arbres des boulevarts attestent la date des barricades; les ruines du quai d'Orsay disent l'Empire tombé au milieu d'œuvres grandes et incomplètes; le monument expiatoire de la mort de Louis XVI, consacré aujourd'hui à la Charte, sans qu'une seule pierre ait été ajoutée au piédestal, raconte sur la place de la Révolution l'ère conventionnelle et l'enthousiasme du

triomphe des trois jours. Les Tuileries portent à l'entrée principale du côté de la cour, les traces d'un boulet du 10 août 1792, et du côté du jardin, à l'une des colonnes de la chapelle, les traces d'un boulet du 29 juillet 1830... Mais les patrouilles bleues et grises m'arrachent à cet examen méditatif, et m'avertissent que 1792 et 1830 n'appartiennent plus maintenant qu'à l'histoire.

Voici la colonne : comme son bronze reluit à la lune ! puis les douze statues-fantômes du pont de la Concorde. Je me hâte : j'arrive aux hauteurs de Chaillot. Là fut tracé le plan du palais du fils de Napoléon ; la fut parodié le ridicule Trocadero ; devant moi, est le Pont d'Iéna dont les arches, d'abord enrichies de grands aigles, ont vu ces emblèmes devenir les chiffres de Louis XVIII, et transformés ensuite en sabliers ailés. Étrange leçon !

La Diane bat à l'École militaire ; le premier rayon du soleil brille sur la colline et sur les mausolées du cimetière de l'Est. Paris se réveille.

EUGÈNE BRIFFAULT.



LE JUSTE MILIEU

ET

LA POPULARITÉ.



Pour aller au plus court, je prends tout d'abord la forme dialoguée. De la sorte, on généralise avec des individualités, et l'on indique une idée avec une situation.

Voici donc un candidat à la députation, qui cause avec sa femme.

MONSIEUR. Ainsi, tu me conseilles d'accepter ?

MADAME. Sans doute, mon ami.